

der comme un jeu la conquête du faible royaume de Juda. Or nous savons que l'insignifiante ville de Bethulie fut le tombeau de la gloire d'Holopherne.

En un mot, on eût dit que Dieu, oublié par les nations, les eût à son tour oubliées pour concentrer toutes les ressources de sa sagesse et de sa puissance sur ce petit peuple, qu'il appelait son peuple, son héritage, sa propriété privée, et jusqu'à son fils, parce que son Fils unique en devait naître selon la chair. Tel un roi chassé de ses Etats par des sujets rebelles, prodigue ses soins et ses trésors à une seule ville restée fidèle.

Et en effet, Dieu était le véritable roi des Hébreux ; leur gouvernement était, dans toute la rigueur du terme, une théocratie. Il leur avait donné, pendant leur séjour au désert, une législation religieuse, politique, civile, judiciaire, militaire et domestique des plus détaillées : les chefs, quels que fussent leur nom, pontifes, juges, ou rois, n'y pouvaient rien changer ; c'est Dieu qui les choisissait et les rejetait à son gré ; ils exerçaient le pouvoir en son nom, et n'étaient que ses lieutenants.

III.

Nous disions tout à l'heure que Dieu semblait avoir oublié les Gentils, pour ne s'occuper plus que des Israélites. Mais qui ne voit qu'en comblant ceux-ci des marques miraculeuses de sa protection, il invitait les autres peuples à le reconnaître et à revenir à lui ? Quelle excuse de leur persévérance dans l'idolâtrie peuvent apporter les Egyptiens, témoins et victimes des merveilles opérées par le moyen de Moïse ; et les Iduméens et les Ammonites et les Moabites, et les Philistins et les Phéniciens de Tyr et de Sidon, et par conséquent ceux de Carthage, et toutes ces nations sous les yeux desquelles s'effectua la conquête toute miraculeuse de la Palestine par les Hébreux ? Ces faits avaient eu un retentissement immense chez tous les Orientaux, et n'avaient pu sitôt sortir de leur mémoire. Aussi, à l'occasion des calamités dont l'arche d'alliance enlevée par eux accablait les Philistins, leurs sages leur disaient : "Renvoyez l'arche du Dieu d'Israël, de peur qu'elle ne nous extermine, nous et tout notre peuple... Pourquoi endurez-vous vos cœurs comme ont fait les Egyptiens et leur roi ? ne savez-vous pas par quels fleaux ils furent forcés à la fin de rendre la liberté aux Hébreux ?" Ainsi s'accomplissait ce que Dieu avait dit à Pharaon par la bouche de Moïse : "J'ai résolu de faire éclater sur toi ma puissance, afin que mon nom soit connu de toute la terre." Achior, ce chef des Moabites dont nous avons cité les paroles à Holopherne, racontait en substance au même général toute l'histoire des Juifs à partir de la vocation d'Abraham et les miracles opérés en leur faveur par le Dieu du ciel. Une inscription retrouvée à Tenguis, en Mauritanie, et dont parle l'historien Procope, témoignait assez que les Chananéens expulsés de Palestine et venus se fixer sur les côtes d'Afrique, se souvenaient toujours des coups que leur avait portés Josué fils de Navé, ou plutôt le Dieu d'Israël. Ninive, convertie à la prédication de Jonas, et retombée bientôt après dans ses erreurs et sa corruption, ne fut-elle pas une seconde fois avertie par la miraculeuse destruction de l'armée que son roi Sennachérib avait conduite contre Jérusalem ? Et Babylone, n'a-t-elle pas vu les trois jeunes Hébreux sortir sains et saufs de la fournaise où ils avaient été jetés pour avoir refusé d'adorer la statue de Bel ? n'a-t-elle pas entendu son Nabuchodonosor raconter, dans un édit à toutes les provinces de cet immense empire, le châtement mémorable infligé à son orgueil par le Dieu du ciel qu'il appelle le seul Dieu véritable ? n'a-t-elle pas vu ses dieux convaincus de fausseté et ses prêtres de fourberie par Daniel ? n'a-t-elle pas vu ce saint prophète deux fois jeté aux lions et deux fois délivré de leurs dents meurtrières par la main de son Dieu ? Et les Perses et les Médés n'ont-ils pas reconnu par la bouche de Cyrus que le Dieu d'Israël leur avait donné l'empire de l'Asie ? Et les Grecs enfin n'ont-ils pas vu leur Alexandre s'arrêter respectueux devant Jérusalem, quand le grand-prêtre Jaddus lui eut fait lire dans le livre de Daniel l'histoire prophétique de ses conquêtes ? N'ont-ils pas entendu Hérodote, à son retour de Jérusalem où le roi Séleucus l'avait envoyé déponiller ce temple, ne l'ont-ils pas entendu dire à ce prince : "S'il est dans vos Etats quelque ennemi de votre personne, quelque conspirateur, envoyez-le dans ce temple, afin qu'il en revienne châtié comme je l'ai été, si toutefois il en revient. Car celui qui habite dans le ciel est le protecteur de ce lieu ; il frappe et exterme ceux qui s'y rendent dans de mauvais desseins."

On le voit donc, dans les vues de la Providence, le peuple juif n'était pas seulement destiné à donner le Messie au monde, mais encore à préparer les Gentils à sa venue, en conservant, en révélant sans cesse parmi eux la connaissance du vrai Dieu. Dieu l'avait placé au centre du monde civilisé et à proximité des grandes voies de communication qui reliaient entre eux les peuples anciens ; il le mit en relation avec les plus policés et les plus influents : Egyptiens, Phéniciens, Assyriens, Chaldéens, Perses, et Médés, Grecs et Romains ; enfin, à l'occasion de ses fuites, il l'arracha à son pays et le mêla, comme un levain de salut, aux habitants des grands empires asiatiques. Tel est l'enseignement des saints livres. Tobie a dit dans son admirable cantique : "Le Seigneur vous a dispersés parmi les nations qui ne le connaissent point, afin que vous leur racontiez ses merveilles, et qu'elles apprennent de vous qu'il n'y a pas d'autre Dieu tout-puissant si ce n'est lui." Et depuis cette époque, et surtout depuis les conquêtes d'Alexandre, les Juifs se rencontraient partout et occupaient souvent des postes importants dans les cours, dans les armées, dans les écoles publiques. Or, leur présence était une grâce précieuse pour ceux au milieu desquels ils vivaient : leur histoire miraculeuse, leurs livres sacrés, qui commençaient à se répandre, leurs

mœurs, leurs rites tout différents de ceux du reste des hommes, et, du moins à partir et la captivité, leur horreur pour les idoles et pour les superstitions et les infâmes mystères des païens, tout, chez les Juifs, prêchait l'unité et la sainteté de Dieu, l'immortalité des âmes, la chute originelle, la nécessité d'une réparation de l'attente du Rédempteur.

CHAPITRE QUATRIÈME.

*Le Rédempteur désiré par les patriarches et les saints de l'Ancien Testament, et attendu par tout le peuple.*

I.

Dans les régions boréales, après une nuit prolongée durant des mois, le soleil effleure longtemps l'horizon sans se montrer encore, mais en envoyant aux habitants une lumière diffuse qui suffit à leurs rustiques travaux. Ainsi, tandis que les Gentils s'enfonçaient dans des ténèbres chaque jour plus épaisses, le soleil de justice faisait pressentir son lever aux Hébreux par une aube de plus en plus lumineuse. Dans des visions et des révélations secrètes, l'Esprit-Saint faisait entrevoir aux Saints de l'ancien testament cet objet si désirable, afin de les consoler au sein des tribulations par où il les faisait passer. "Abraham votre père, dira un jour Jésus, a soupiré après le jour de ma naissance : il l'a vu et s'est réjoui." Il en fut de même de tous les saints patriarches et prophètes, et de tout ce qu'il y eut d'âmes élevées chez les Hébreux. Aussi, le présent n'était rien pour ces grands hommes ; et du passé, ils ne se rappelaient que les promesses dont ils regardaient et saluaient l'accomplissement dans le lointain de l'avenir.

Et c'est là un caractère singulier et propre à la nation sainte. Toute famille nobiliaire vit de souvenirs et suppose avec orgueil la longue suite d'ancêtres qui lui ont transmis le sang de son premier auteur : les patriarches, au contraire, vivaient d'espérances ; la racine de leur arbre généalogique était dans l'avenir : c'était le Christ, cette divine Racine de Jessé, dont l'attente les anoblissait par anticipation, et dont leurs vœux impatientes hâtaient la naissance : trop longtemps différée. Le Christ était au fond de toutes leurs pensées ; c'était en vue de lui qu'ils bénissaient leurs enfants, avant de poser leur tête blanchie sur l'oreiller de la mort ; ils leur transmettaient la bénédiction qu'Abraham le premier avait reçue de Dieu, c'est-à-dire la promesse du Rédempteur ; et en parlant de lui, ils se ranimaient un instant, comme le flambeau près de s'éteindre ; et leurs desirs, plus ardents alors que jamais, s'exhalèrent en poétiques transports :

"Juda, s'écriait Jacob mourant, Juda, tes frères te loueront, la main s'appesantira sur la tête de tes ennemis ; tu seras adoré par les fils de ton père..."

"Le sceptre ne sortira point de Juda, toujours des chefs naitront de sa race, jusqu'à ce que vienne Celui qui doit être envoyé, et qui sera l'attente des nations."

"Il attachera son ânon à la vigne, à mon fils, et son ânesse au cep fécond. Il lavera sa robe dans le vin et son manteau dans le sang du raisin."

"Ses yeux sont plus beaux que le vin, et ses dents sont plus blanches que le lait..."

"Seigneur, je vais attendre le Sauveur que tu nous as promis !"

Et s'adressant à Joseph son fils bien-aimé : "...Les bénédiction de ton père sont plus abondantes que celles de ses pères ; qu'elles descendent sur la tête de Joseph, de celui qui est saint entre ses frères ; qu'elles y reposent jusqu'à ce que vienne le Désiré des collines éternelles !"

Le Christ était l'objet des méditations de Moïse, au sein des délices de la cour d'Egypte ; c'est afin d'avoir part aux opprobres du Christ, dit saint Paul, qu'il refusa l'héritage de l'opulente fille de Pharaon, laquelle l'avait retiré du Nil et adopté. Et quand Dieu le chargea d'aller délivrer son peuple : "Et ! Seigneur, s'écriait-il, que n'envoyez-vous plutôt Celui que vous devez envoyer ?"

Le Christ, était la consolation de Job au plus fort de ses douleurs : "Je sais que mon Rédempteur vit ; au dernier jour je sortirai de la poussière, et je verrai dans ma chair mon Dieu qui sera mon Sauveur."

II.

Tous les prophètes, dit saint Pierre, ont cherché avec ardeur à connaître en quel temps devait s'accomplir ce que l'Esprit du Christ leur révélait des souffrances et des gloires de Jésus-Christ. C'était en particulier la grande préoccupation de Daniel, et c'est ce qui lui fit donner par l'ange le nom d'homme de desirs, et lui mérita la faveur de connaître l'année de la naissance et celle de la mort du Messie.

Isaïe passe sans cesse des reproches et des menaces qu'il adresse aux Juifs et aux nations à la douce contemplation du Sauveur attendu ; ses pages sont tout émaillées des soupirs enflammés, et, pour ainsi dire, des baisers qu'il lui envoie :

"Quand donc, Seigneur, enverras-tu à la fille de Sion l'Agneau dominateur de la terre ?"

"Seigneur ! nous l'avons attendu en marchant dans la voie de tes préceptes ; ton nom et ton souvenir sont le délice de nos âmes. Mon âme t'a désiré dans la nuit ; et dès l'aurore mon esprit et mon cœur s'éveillent pour penser à toi !"

"A cause de Sion, je ne me tirai point jusqu'à ce qu'apparaisse son Juste, comme une aube resplendissante, et que son Sauveur brille à nos yeux comme un flambeau allumé."

"Cieux, répandez d'en haut votre rosée ; que des nuées descende le Juste comme une pluie féconde ; que la terre ouvre son sein et enfante le Sauveur."

"Fortifiez les mains défaillantes et soutenez les genoux chancelants ; dites aux timides : Courage ! voilà que Dieu même viendra et vous sauvera !"

"Ah ! puisses-tu rompre les cieux et descendre : à ton approche, les montagnes se fondraient et s'écouleraient comme l'eau ; les eaux s'enflammaient."

"Quel est celui qui vient d'Edom... celui qui est si beau dans sa robe, et qui marche dans l'immensité de sa force ?—Je suis celui qui prêche la justice et qui combat pour sauver."

"Une voix crie au désert : Préparez le chemin du Seigneur, redressez ses sentiers dans la solitude."

"Lève-toi, tout éclatante de lumière, ô Jérusalem ! car ta lumière est enfin venue... Sur toi se lèvera le Seigneur et sa gloire sera vue en toi !"

III.

Au reste, ce n'étaient pas seulement les prophètes et quelques âmes d'élite, qui soupiraient ainsi après la venue du Messie : ces desirs étaient comme l'esprit de la nation entière, et, pour cette raison sans doute, Isaïe appelle la nation qui attend. "Nos douze tribus, disait saint Paul au roi Agrippa, ne font autre chose le jour et la nuit, que d'honorer Dieu et de le prier, dans l'espérance de voir enfin l'accomplissement de ses promesses."

Ces desirs étaient entretenus et réveillés chez les Juifs par les figures dont était remplie leur histoire nationale ; par les emblèmes dont leur culte était tout composé, et par des prophéties si claires, si détaillées, qu'on les croirait écrites après l'événement.

Pour ce qui est des figures et des emblèmes, l'Apôtre nous enseigne que tout ce qui arrivait au peuple ancien, était figure de l'avenir ; que la loi ancienne était l'image ou plutôt l'ombre de biens futurs ; que le culte était allégorique, et annonçait les mystères de la vie et de la mort du Christ ; et que la loi entière de Moïse avait pour but de conduire les enfants d'Israël à l'école du Christ. *Lex paedagogus noster fuit in Christo.*

"Toutes ces choses, ajoute saint Paul, ont été consignées dans les saints livres pour notre instruction." Nous y consacrerons donc quelques pages ; et en le faisant, nous ne sortirons pas de notre but, qui est de faire connaître Jésus-Christ tout entier. Car si le Christ était hier, aussi bien qu'il est aujourd'hui et sera demain ; s'il embrasse la durée entière des siècles dans sa puissante action ; s'il est à la base, au milieu et au sommet des choses humaines comme des choses divines, il est nécessaire de savoir avant tout, quelle influence il a exercée sur le passé. Aussi bien, rien de plus propre que cette étude à réveiller notre foi et notre dévotion au Rédempteur que, plus heureux que les patriarches et les prophètes, nous avons le bonheur de posséder !

CHAPITRE CINQUIÈME.

*Le Rédempteur préfiguré de trois manières dans l'Ancien Testament.—Faits mystérieux.—Objets du culte et cérémonies.—Saints personnages.*

Les figures de l'ancien Testament se partagent naturellement en trois groupes. Dans le premier, se rangent les incidents les plus remarquables de l'histoire des Hébreux depuis leur captivité en Egypte jusqu'à leur entrée en Palestine ; dans le second, les objets servant au culte et les cérémonies sacrées ; le troisième est composé de saints personnages en qui Dieu s'est plu à imprimer la ressemblance de son Christ, et qui, par leurs épreuves et leurs services, ont représenté et annoncé les abaissements, les douleurs et les bienfaits du Rédempteur.

I.

Et d'abord, l'état malheureux du peuple de Dieu en Egypte, est l'image saisissante du sort déplorable de l'humanité asservie par le péché au prince des ténèbres, figuré par la tyrannie, la cruauté et l'inconcevable obstination de Pharaon. Les corvées que ce roi impose aux Juifs, les divers moyens auxquels il a recours pour les affaiblir, l'ordre donné par lui aux sages-femmes de faire périr les jeunes Hébreux dès leur naissance, puis à tous ses sujets, de les jeter dans le Nil, tout cela nous fait penser aux ruses et aux violences employées par Satan pour affliger les infortunés enfants d'Eve et pour les perdre ; tout cela nous parle du besoin que nous avons d'un Sauveur.

Touché des maux de son peuple, Dieu descend du ciel pour le délivrer et se montre à Moïse dans un buisson qui brûle sans se consumer. C'est, selon l'interprétation de la sainte Eglise, l'incarnation du Verbe dans le sein de la Vierge.

L'ange exterminateur menace de mort tous les premiers-nés d'Egypte ; ceux des Hébreux sont rachetés par le sang d'un agneau sans tache. C'est notre rachat par l'effusion du sang de Jésus, que l'Ecriture appelle l'Agneau de Dieu, et l'Agneau immaculé. Cet agneau, on le mange avec du pain azyme : "Notre victime pascalle est immolée, s'écrie l'Apôtre des Gentils, c'est le Christ ; prenons part au banquet sacré, et n'y mangeons d'autre pain que les azymes de la pureté et de la vérité."

Précédé et guidé par une colonne de nuée, le peuple s'achemine vers la terre promise en traversant la mer Rouge. C'est, selon saint Paul, la figure du baptême, qui nous ouvre la voie du ciel. La mer représente la piscine sacrée où s'ensevelit le vieil homme ; sa couleur rouge fait penser au sang de Jésus-Christ, qui purifie l'âme, pendant que l'eau sacramentelle lave le corps : la colonne, lumineuse d'un côté, obscure de l'autre, c'est la foi, première disposition essentielle pour recevoir le sacrement de la régénération. "Mes frères, dit l'Apôtre, je ne veux pas vous laisser ignorer que nos pères ont été baptisés par Moïse dans la mer et la nuée."

Le séjour des Hébreux et leurs voyages au

désert durant quarante années, c'est la vie présente. La nuée leur donne le signal de la marche et du repos ; si nous voulons arriver à la vraie terre promise, nous devons nous laisser guider par les enseignements et les exemples de Jésus-Christ, qui a dit : "Je suis la lumière du monde : celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres ; et encore : "Je suis la voie, la vérité et la vie : nul ne vient au Père si ce n'est par moi."

Pour nourrir son peuple, Dieu fait pleuvoir du ciel un pain plus blanc que la neige, et d'un goût délicieux : pour l'abreuver, il fait jaillir une eau vive d'un roc aride. C'est la nourriture et le breuvage eucharistiques. "Tous nos pères, dit saint Paul, ont mangé un même pain spirituel et ont bu un même breuvage spirituel : car ils buvaient des eaux du rocher spirituel qui les accompagnait ; et ce rocher était le Christ."

Fatigués de leurs longues pérégrinations, les Hébreux murmurent, et Dieu leur envoie des serpents qui en tuent un grand nombre ; mais, desarme par la prière de Moïse, il ordonne à son serviteur d'élever sur un poteau la figure d'un serpent d'airain, et tous ceux qui le regardent sont guéris des morsures des serpents de feu. Quel est ce mystère ? Jésus-Christ va nous l'expliquer : "De même que Moïse éleva le serpent au désert, ainsi faut-il que soit élevé le Fils de l'homme, afin que tous ceux qui croient en lui ne périssent point, mais qu'ils aient la vie éternelle."

II.

Le tabernacle construit dans le désert par Moïse, était plein de mystères qui tous avaient rapport au Christ. Nous ne dirons que peu de mots de cet inépuisable sujet. Le tabernacle était divisé en deux parties séparées par un voile. La première s'appelait le lieu saint, et la seconde le saint des saints, ou le lieu très saint. Dans celle-ci était l'arche d'alliance, contenant les tables de la loi, le sceptre sacerdotal d'Aaron qui avait fleuri, et un vase plein de manne. Le grand-prêtre seul pouvait y pénétrer, et cela seulement une fois l'an, après avoir offert un sacrifice pour l'expiation des péchés, et en portant dans ses mains le sang de la victime. Ce lieu terrible figurait le ciel fermé par nos péchés, et qui ne pouvait être ouvert que par le sacrifice de Jésus-Christ. Aussi le voile du Saint des saints se déchira-t-il au moment où Jésus expira. "Le Christ, dit saint Paul, est entre une fois pour toutes, dans le sanctuaire du ciel, en vertu de son sang et à travers le voile déchiré de sa chair." Les tables de la loi, la baguette d'Aaron et la manne représentaient également Jésus-Christ, législateur, pontife et nourriture des fidèles.

Tous les sacrifices de la loi ancienne annonçaient le sacrifice de la loi nouvelle, offert une fois sur la Calvaire, et chaque jour renouvelé sur nos autels. Mais un des emblèmes les plus touchants du Christ victime, c'est l'oblation du bœuf ensaigné. Chaque année, à la fête des Expiations, le grand-prêtre, posant ses mains sur la tête d'un chevreau, le chargeait, avec des imprecations, de tous les péchés du peuple ; puis on le chassait dans les lieux déserts, pour y être dévoré par les bêtes féroces. "Dieu, dit Isaïe, a chargé le Christ des iniquités de nous tous." Et saint Paul : "Le Christ nous a délivrés de la malédiction de la loi, en devenant lui-même la malédiction, car il est écrit : *Maudit est celui qui est pendu au bois.*"

En résumé, tout dans la loi de Moïse, ceremonies, préceptes, liturgie, objets consacrés au culte, vêtements sacerdotaux, tout a le Christ pour fin et pour raison d'être. Telle est la doctrine de l'Aptôtre des nations.

III.

La plupart des saints illustres de l'ancien Testament ont eu des traits frappants de ressemblance avec le Christ dont ils étaient les précurseurs ; presque tous ont, comme lui, souffert pour la justice : "Lequel des prophètes, disait saint Etienne aux Juifs, lequel des prophètes vos pères n'ont-ils pas persécuté ? Ils ont tué ceux qui annonçaient l'avenue du Juste, que vous venez de livrer et de faire mourir."

Noé, prédicateur de la justice, construit l'arche pour y sauver le genre humain et les animaux destinés à échapper au déluge, comme Jésus fonde la sainte Eglise hors de laquelle il n'est point de salut.

Melchisédech, ce roi de justice et de paix, fut en toutes choses semblable au Fils de Dieu, dit saint Paul. Il le préfigura par le mystère qui environne sa naissance et sa mort, par la majesté extraordinaire de son sacerdoce qui le met au-dessus d'Aaron, au-dessus même du grand Abraham, et par le sacrifice de pain et de vin, qu'il offrit au Dieu Très Haut. C'est pourquoi nous lisons : "Le Seigneur l'a juré... tu es Prêtre à jamais selon l'ordre de Melchisédech ;" et Jésus lui-même s'est fait l'application de ce psaume.

Isaac, né miraculeusement, et fils de la promesse plutôt que de la nature, porta comme Jésus, sur ses propres épaules, le bois sur lequel il devait être immolé par son père.

Joseph, le fils bien-aimé de Jacob, fut, comme Jésus, en butte aux mépris et à la haine de ses frères ; comme Jésus il fut vendu par eux et livré à des étrangers ; condamné, comme Jésus, par ses injustes maîtres, il fut, comme Jésus, mis entre deux scélérats, et comme lui, il prédit à l'un d'eux son salut ; comme Jésus, il arriva par l'ignominie à la gloire et alla s'asseoir à la droite du roi ; enfin il fut proclamé Sauveur du monde par les Egyptiens, comme Jésus le fut par les Samaritains ; et devint en effet le sauveur et le nourricier de toute l'Egypte et des pays d'alentour, et en particulier de ses méchants frères.

Le jeune père de Bethléem, David, tendre et délicat comme le ver qui se loge sous l'écorce du bois mort, s'expose comme le Bon Pasteur à la dent meurtrière des lions et des ours pour leur arracher ses brebis ; dédaigné par les siens, il est oint et sacré roi, de préférence à tous ses frères ;